

Wild wild Siberia

Josh Haven

WILD WILD SIBERIA

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carole Delporte*

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
THE SIBERIA JOB

Éditeur original :
© 2023, The Mysterious Press, New York
© 2023, Josh Haven
Et pour la traduction française :
© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03829-1

Avant-propos

C'est un luxe douteux pour un roman fondé sur des faits réels que de voir les événements dont il traite continuer à se dérouler au moment où ce livre est sous presse. L'écriture de ce livre a été motivée par la mort prématurée d'un homme impliqué dans la privatisation d'une société énergétique russe parmi les plus puissantes et les plus rentables du monde après la chute de l'URSS. Comme l'intrigue s'appuie sur des faits réels, la première version utilisait le vrai nom de l'entreprise. Malheureusement, plusieurs personnes en lien avec cette affaire ont été récemment assassinées (au moins cinq au cours des six derniers mois), ce qui rend la publication d'un livre sur le sujet particulièrement délicate. Cela dit, il ne s'agit pas d'un travail de journalisme, mais d'une fiction, de sorte que certains éléments concernant la société, comme son nom, ont été modifiés.

Presque toutes les entreprises énergétiques russes ont pour convention d'utiliser un nom comprenant les mots « gaz » ou « نفت » – pétrole –, ou les deux. Rosneft, Gazprom, Transneft, Northgaz et Rusneftegaz, pour n'en citer que quelques-uns. Par souci de neutralité, notre société s'appellera Gazneft.

Ce que je peux dire de Gazneft sans dévoiler son identité, c'est qu'il s'agit de l'une des plus grandes entreprises énergétiques cotées en Bourse du monde, et de l'une des plus grandes entreprises de Russie tous domaines confondus. Elle est l'un des principaux fournisseurs d'énergie des pays de l'OTAN. Les exportations d'énergie russe contribuent à financer l'invasion de l'Ukraine par la Russie, ce qui signifie que tout en aidant l'Ukraine à repousser la Russie, l'Europe aide aussi la Russie à

financer cette guerre. Dès lors, le reste du monde s'interroge : qui contrôle quoi ? Qui contrôle qui ? Une série de sanctions sans précédent a frappé la Russie. La Suisse a violé sa propre neutralité pour entrer dans la danse. Et pourtant, à part la perte de quelques yachts, les oligarques russes semblent plutôt bien résister à la déferlante.

Les gens ont compris qu'il existait des liens profonds entre les infrastructures énergétiques russes et l'élite politique occidentale. Une ancienne ministre autrichienne des Affaires étrangères a travaillé pour Rosneft et un ancien chancelier allemand pour Gazprom. Un ancien chancelier autrichien et un ancien secrétaire d'État adjoint américain ont travaillé pour Lukoil, et un ancien Premier ministre français était employé simultanément par deux entreprises énergétiques russes, Zarubezhneft et Sibur. « Oligarque » était le mot du jour, et dire que la situation géopolitique était complexe et délicate serait un euphémisme.

L'histoire véritablement folle qui suit ne va rien arranger. Les sanctions ont fait chuter le cours de l'action de Gazneft à des niveaux jamais vus depuis son introduction en Bourse et, au moment où j'écris ces lignes, les actions Gazneft ne sont plus négociées du tout. L'étrange introduction en Bourse de la société, et la manière dont les oligarques se sont approprié une énorme part du gâteau, est l'histoire de ce roman.

(Et si Gazneft représente une société spécifique, son histoire peut sans doute être généralisée à de nombreuses entreprises dénationalisées dont l'acquisition corrompue et meurtrière par un petit nombre d'hommes a créé l'oligarchie russe).

Un dernier avertissement, sur le fait que ce récit est une fiction basée sur une histoire vraie. Pour les raisons que j'ai déjà données, et pour d'autres qui seront évidentes quand vous aurez refermé ce livre, je ne veux pas être trop précis sur ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. N'allez pas croire que les parties les plus fantasques – la sortie de pêche en mer Caspienne, par exemple, ou la tentative de kidnapping devant la boîte de nuit – sont le fruit de mon imagination. Ce sont plutôt les détails techniques qui risquaient

WILD WILD SIBERIA

d'ennuyer les lecteurs. Ces deux épisodes à la limite de l'absurde, et bien d'autres, ont réellement eu lieu. La Russie post-soviétique était le Far West des pays de l'Est.

Josh HAVEN

CHAPITRE 1

2 juin 1994

Londres compte plus de bars – des pubs où l'on peut s'enquiller de vrais alcools – que n'importe quelle ville dans le monde. On y trouve une variété infinie d'établissements pittoresques, anciens, victoriens, churchilliens, branchés, modernes. Tous les hôtels et restaurants possèdent aussi leur propre bar. Certains sont même célèbres. Ils servent les clients qui veulent un apéritif, un digestif, ou une excuse pour enfiler leur smoking. Ce ne sont pas des lieux de « débauche ». La seule raison de boire dans un bar d'hôtel à Londres, c'est que vous avez déjà vidé le minibar.

John Mills en avait ras le bol de la capitale anglaise – la foule, les banques, les affaires, son boulot – *ex-boulot* –, sans parler de vivre loin des États-Unis, de sa femme et de leur maison au Texas. Alors il avait lâché un excellent job – et son salaire mirobolant – dans une grande banque d'investissement et acheté un billet d'avion pour Dallas-Fort Worth. Son vol partait en fin de matinée. Après avoir empaqueté tout le bazar qu'il avait accumulé pendant trois ans – du Texas à Londres, en passant par le Japon et l'Inde –, il avait le temps de se soûler, d'envoyer paître le monde de la finance internationale, de dessoûler, et d'arriver à Heathrow à temps pour dormir dix heures dans l'avion.

À 1 heure du matin, les seules personnes présentes dans la salle à manger de l'hôtel Göring étaient le barman et une bande d'hommes d'affaires particulièrement bruyants – des traders en chemise rayée et col blanc – qui fêtaient apparemment quelque chose d'important. John était d'une humeur de dogue, du genre où les gens qui

s'amusez vous donnent envie de leur jeter des bouteilles vides à la figure. John n'avait pas de bouteille sous la main, juste un verre vide. Il fit signe au barman, qui le remplit à nouveau – un whisky irlandais au prix obscène. Pouvait-il encore s'offrir un tel luxe maintenant qu'il avait claqué la porte de sa boîte ?

John remercia le barman et lui lança :

– Je peux vous poser une question ?

– Bien sûr, monsieur.

– Comment peut-on nommer un putain d'hôtel londonien *Göring* ? C'est comme si on baptisait un hôtel de Pearl Harbor *Amiral Yamamoto*¹.

Comme le barman s'éloignait, John l'interpella :

– Pourquoi ne pas juste l'appeler Wernher von Braun² et arrêter de tourner autour du pot ?

Le barman l'ignora. Il servait une nouvelle tournée aux traders. La dernière, apparemment. Leur chef, qui parlait l'anglais avec un léger accent, avait réclamé de la slivovitz – un alcool traditionnel tchèque – car quoi de mieux pour un dernier toast ? John se demanda si une fois l'addition réglée, le barman sans humour du *Göring* allait annoncer la fermeture du bar. L'hôtel *Yamamoto* – comment ne pas rire à cette blague ? C'était à se plier en deux.

John n'était pas assez sobre pour suivre leur conversation, aussi ne capta-t-il que des bribes du long discours de l'homme à la slivovitz : le groupe pouvait se féliciter d'avoir réussi un joli coup. Les collaborateurs – au nombre de six, tous trentenaires – avalèrent leur eau-de-vie de prune cul sec et, après plusieurs poignées de main et solides accolades, quittèrent le restaurant.

1. Amiral de la Marine impériale japonaise, Isoroku Yamamoto a dirigé l'attaque surprise des forces aéronavales japonaises sur la base navale américaine de Pearl Harbor, dans l'archipel d'Hawaï, le 7 décembre 1941. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Sous le Troisième Reich, Wernher von Braun, un ingénieur allemand, fut l'un des principaux concepteurs des missiles V2, qui ont fait des milliers de victimes pendant la seconde guerre mondiale, notamment à Londres.

John fit signe au barman.

– Vous auriez un paquet de Camel avec filtres ?

– Non, désolé, monsieur.

Le chef de la troupe se dirigea vers le bar en comptant ses billets. Sûrement pour régler sa tournée d'alcool tchèque. John rit sous cape.

– Vous avez quoi comme clopes ?

– Rien, monsieur. Je n'en ai plus, désolé. Nous serons réapprovisionnés demain matin.

– Super, maugréa John. Un final parfait pour la journée.

Il vida son verre d'un trait.

– Je peux vous en offrir une ? suggéra l'homme à la slivovitz.

– Sympa, merci, répondit John. Vous fumez quoi ?

L'homme sortit un paquet de sa poche de poitrine.

– Des Laika, précisa-t-il en donnant une pichenette sous le paquet pour en faire dépasser une.

– Euh, je ne connais pas. Une marque de chez vous ?

– Non. On ne trouve pas de Laika en République tchèque. Seulement en Russie. Et à Londres, apparemment. Je les ai trouvées chez un marchand de journaux. Ça m'a intrigué.

– Elles sont comment ? interrogea John en allumant sa cigarette à la flamme du Zippo chromé de son interlocuteur.

– Pas mal. Pas excellentes, mais elles font l'affaire.

John en aspira une bouffée et hocha la tête.

– N'importe quelle cigarette est un délice quand on est en manque. Merci.

– Je ne vous le fais pas dire. Monsieur... ?

– Mills, se présenta John en lui tendant la main. John Mills.

– Petr Kovac.

Ils échangèrent une poignée de main, puis John héla le barman.

– Puis-je vous offrir un verre, monsieur Kovac ?

L'homme consulta sa montre et haussa les épaules.

– Oui, volontiers. Appelez-moi Petr.

John leva deux doigts à l'intention du barman, et lança à Petr :

– Slivovitz ?

– Parfait.

Une heure plus tard, ils avaient délaissé le comptoir pour s'installer à une table, la bouteille d'eau-de-vie ronde entre eux, et se racontaient leur vie – les deux faces d'une même médaille. John, pur produit du capitalisme, investisseur pour des multinationales, ne supportait plus son travail ; Petr, pur produit du socialisme, avait récemment fait le grand saut dans la nouvelle économie de marché de son pays d'origine – et venait d'empocher son premier million de dollars.

Depuis la chute du communisme, la Tchécoslovaquie progressait sur la voie du libéralisme et le nouveau gouvernement dit « transitoire » voulait privatiser les entreprises détenues par l'État ; tout le pays était en cours de restructuration.

Avec l'aide du Fonds monétaire international, le gouvernement tchécoslovaque avait émis des bons d'achat d'actions pour chaque Tchèque et chaque Slovaque. Ces bons étaient négociables – transmissibles – et donnaient droit à un pourcentage d'une entreprise spécifique, s'ils étaient présentés lors de la vente aux enchères dédiée. Voici un exemple simple : si cent personnes se présentaient à la vente avec chacune un bon, elles recevaient 1 % des actions nouvellement émises par la société.

Dans l'ère post-communiste, personne ne savait si les industries socialistes tchèques survivraient à la privatisation, sans parler de la scission de la Tchécoslovaquie en deux pays indépendants.

Petr, quant à lui, pensait que si des devises fortes affluaient dans le pays, tout se passerait bien. Contrairement à beaucoup de gens, il ne craignait pas que son pays sombre dans une guerre civile sanglante, comme la Yougoslavie. Les guerres des Balkans faisaient rage à seulement trois cents kilomètres au sud. Petr était prêt à parier (littéralement tout ce qu'il possédait) que les Tchèques et les Slovaques ne se détestaient pas vraiment – ils voulaient l'indépendance mais se quitteraient bons amis. Deux pays désireux de prospérer trouvaient toujours une solution pacifique.

Après avoir rassemblé tout son capital, il s'était rendu à Londres et avait convaincu des hommes d'affaires de la City de l'intérêt de son projet : acheter des bons en masse. Il affichait une grande assurance et s'avérait très compétent dans son domaine.

Comme cinq investisseurs avaient accepté de mettre un demi-million de livres sterling sur la table, il était rentré en République tchèque avec une valise bourrée d'argent liquide, des dollars américains. Il avait acheté une voiture et fait le tour de Prague, Pilson, Brno, Ostrava et des campagnes environnantes, où il avait acquis les bons de tous ceux qui voulaient bien les lui vendre.

La plupart des gens pensaient qu'il était fou, qu'il échangeait des devises fortes – de l'argent qui ne perdrait pas 80 % de sa valeur du jour au lendemain – contre des bouts de papier émis par des entreprises communistes bidon. Petr et son petit fonds d'investissement avaient fini par posséder des parts importantes – 5, 10, 20 % – de certaines d'industries tchèques, des sociétés de bus aux verreries. À présent, il avait liquidé une partie de ses avoirs. L'investissement de deux millions et demi de livres s'était transformé, en environ deux ans, en actions évaluées à près de un milliard de couronnes tchèques, soit environ vingt millions de livres sterling. De sorte que Petr était aujourd'hui l'un des hommes les plus riches de son pays.

John avait eu une journée très différente. Une journée ordinaire, jusqu'au milieu de l'après-midi, où il avait lu les journaux américains en déjeunant. Un article évoquait un de ses camarades de la Harvard Business School qui venait de lancer son propre fonds d'investissement. Désormais, ce type était son propre patron et gérait un demi-milliard de dollars. C'était une bonne nouvelle – John ne jalousait pas la réussite des autres, financière ou personnelle. Ce qui le turlupinait, c'était que ce gars était un idiot. Un parfait idiot. Les mottes de terre des terrains vagues de Boston avaient un QI plus élevé que lui. Et voilà qu'il gérait son propre fonds et n'avait à rendre de comptes à personne, en dehors de ses futurs investisseurs. C'était exaspérant.

John avait posé le journal et ruminé un long moment son désarroi. Si cet homme de Cro-Magnon dirigeait sa propre vie, prenait ses propres décisions, pourquoi pas John ? Pourquoi stagnait-il sur l'échelle sociale ? Cet imbécile avait-il plus de jugeote que John ? Plus de confiance en sa capacité à nager en eaux troubles quand les autres coulaient à pic ?

John avait senti les affres d'une crise existentielle. Trop jeune pour une crise de la quarantaine, hein ? Il avait trente ans. Déjà ! Pourtant il n'avait jamais escaladé une montagne, combattu un taureau ni participé à une course automobile. Il avait pratiqué la boxe à la fac et appartenu aux Eagle Scout, mais il n'avait pas connu de champ de bataille, ni tiré sur quelqu'un, ni ne s'était fait tirer dessus. Il avait passé sa vie dans un bureau, à trimer pour les autres. Il était temps de se réinventer.

John s'était renversé dans son fauteuil, avait allumé une cigarette et contemplé le plafond. Plusieurs mégots plus tard, son patron, le responsable des investissements européens, avait frappé à la porte vitrée, et passé la tête.

– Désolé, John, tu ne peux pas fumer ici.

– Vraiment ? avait-il répliqué en soufflant une grande bouffée de fumée bleue.

– Vraiment.

– Oh et puis merde, avait lâché John en jetant sa clope dans une tasse de café à moitié remplie. Je démissionne.

– ... quoi ?!

– Je te présente cordialement ma démission, Alan. Fais passer le mot.

John s'était aussitôt mis à vider les tiroirs de son bureau. Quelques minutes plus tard, le chef de la branche londonienne lui proposait d'installer une vitre opacifiée et un système de ventilation autonome pour qu'il puisse fumer en toute tranquillité. John avait poliment refusé, serré la main de son patron et quitté le bâtiment avec, sous le bras, une boîte en carton contenant ses effets personnels. Une photo de sa femme, son carnet d'adresses, quelques livres – rien d'autre.

Il était retourné à l'hôtel où il vivait, avait demandé au concierge de lui réserver un vol pour les États-Unis, et appelé sa femme pour lui annoncer la nouvelle. Bien sûr, elle était ravie : elle avait été obligée de retourner au Texas pour s'occuper de ses parents et en avait assez d'habiter à huit mille kilomètres de lui. Après quoi, John avait fait ses bagages et s'était rendu au bar.

– Bon sang ! s'écria Petr. Sacrée journée !

– Ouaip, répondit John en acceptant une autre Laika.

– Mais félicitations ! Tu as ce qu'on appelle à Prague de la *chutzpab*.

John rit.

– Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda Petr en allumant une autre cigarette.

– Lancer mon propre fonds, j'imagine. Je travaillais dans le bureau de Tokyo il y a deux ans. Là-bas, j'ai connu un type qui a débuté avec une usine de machines à coudre et terminé avec un empire manufacturier. On est devenus bons amis. Il était dans la marine impériale japonaise pendant la guerre – il a même participé à la bataille de Midway – et peut te raconter une foule d'anecdotes. C'est rare d'entendre ce genre de témoignages de première main. Surtout le versant japonais de la guerre. On n'en parle pas beaucoup là-bas, à part les controverses sur le sanctuaire Yasukuni. Quoi qu'il en soit, il m'a assuré que si je me mettais à mon compte, il me confierait un million. J'ai d'autres contacts. Beaucoup, en fait. Je peux réunir des capitaux – je dois juste décider quoi en faire.

Petr acquiesça.

– D'autres privatisations par coupons en cours ?

Il secoua la tête.

– Seulement en Russie.

John souffla un rond de fumée.

– C'est quoi le problème avec la Russie ?

– Eh bien, réfléchis... quand le communisme s'est effondré en Europe, tous ces pays ont pris un nouveau départ – nous, la Hongrie, la Pologne, la Lituanie, et ainsi de suite. Ils étaient

les grands gagnants de l'histoire. Ils avaient vaincu le spectre de l'URSS. Ils ont pu aller de l'avant avec ce sentiment d'unité nationale et de fraternité que leur conférait la victoire.

« En Russie, ils détestaient le communisme, mais mieux valait être des vainqueurs communistes que des perdants capitalistes... tu vois un peu le topo ? Ils sont contents que Gorbatchev et Eltsine aient mis fin au goulag, mais ils détestent Gorbatchev et Eltsine pour leur avoir coupé les couilles. Je ne te fais pas un dessin. Ils n'ont pas un Váslav Havel ou un Lech Wałęsa. Ils ne respectent pas leur gouvernement, ils n'ont pas d'autorité claire, ni de sentiment d'unité pour se reconstruire ensemble. Ils ont l'impression d'avoir été... baisés. Par l'Occident, par les pays satellites, par leurs dirigeants, par leurs propres compatriotes.

« Et tu sais, la Russie n'est pas un État-nation comme la République tchèque, la Slovaquie ou la Pologne. « Russe » est une nationalité, mais aussi une ethnie, et tous les Russes ne sont pas russes, tu vois ? Tu as aussi des Biélorusses, des Tatars, des Bashkirs, des Tchouvaches, des Avars, des Tchétchènes, des Mordves, des Darguines, des Kazakhs, des Arméniens, des Oudmourtes, des Ossètes, des Ingouches, des Touvains, des Ouzbeks, des Laks, des Kalmouks, des Juifs, des Géorgiens, des Caréliens – et des Coréens, en Extrême-Orient. Tu imagines ? Je pourrais continuer pendant une demi-heure. Surtout, ils se détestent tous cordialement. Certains sont partis dans leurs propres États-nations – les Biélorusses en Biélorussie, les Ouzbeks en Ouzbékistan, les Juifs en Israël, etc. Mais la plupart d'entre eux sont toujours là, et cela donne au pays les caractéristiques d'une Yougoslavie géante.

« Ajoute à ça une gigantesque armée, généralement non rémunérée, une puissante police secrète – elle aussi largement sous-payée – et le plus grand marché noir du monde. Investir là-bas, ce n'est pas comme mettre des billes en Estonie. Imagine une de ces villes minières sans foi ni loi du Far West américain. Comme dans ce film avec Humphrey Bogart, tu te souviens ? Mais au lieu d'une ville, c'est le plus grand pays du monde.

Tu parles de libre marché, eh bien, c'est le marché le plus libre du monde. Si quelqu'un te baise, tu ne peux appeler personne à l'aide.

John acquiesça. Il savait tout cela. Petr avait raison. C'est pourquoi il n'avait jamais investi l'argent de sa société en Russie... Mais cette histoire de bons... La Russie possédait certaines des entreprises les plus rentables dans le monde. Et l'économie russe – le peuple russe – avait besoin de devises fortes, bien plus que les Tchèques.

– Tu as passé beaucoup de temps en Russie ? interrogea John au bout d'un moment.

– Pas tant que ça, mais suffisamment. Avant les bons d'achat, je vendais des fournitures de bureau tchèques dans toute l'URSS occidentale.

– Tu parles russe ?

– Oui.

– Couramment ?

– Oui.

John hocha pensivement la tête. Au bout d'un moment, il remplit son verre, puis celui de Petr, en but une gorgée et la savoura.

– Petr... je voulais te demander. Quand tu étais petit et que tu entendais ces histoires de Far West et de ruée vers l'or, est-ce que tu te disais : *Mec, je suis content de ne pas avoir vécu à cette époque, ça avait l'air sacrément dangereux ?*

Petr fit tourner le liquide ambré dans son verre, attendant la suite.

– Ou bien, reprit John, est-ce que tu pensais : *Bon sang, j'aurais aimé aller là-bas avec un six-coups, un chapeau de cow-boy et une mine d'or...*

Petr regarda son verre d'un air songeur, le but d'un trait.

CHAPITRE 2

Le concierge de nuit échangea le vol de John pour Dallas contre un billet pour Moscou. John expliqua à sa femme qu'il avait besoin de quelques jours avant de rentrer. Il esquissa les grandes lignes de son projet et ajouta qu'il souhaitait prendre la température du marché russe, flairer d'éventuelles opportunités.

Sa réponse fut pleine d'amour : il devait se montrer prudent pour rentrer sain et sauf – et John eut vraiment l'impression d'être un chercheur d'or en route pour le Far West. À dire vrai, c'était en partie ce qui le motivait. Il se sentait héroïque, ou du moins courageux. Lui aussi il l'aimait, répondit-il, et il serait prudent, promis. Puis il courut à la porte d'embarquement, où Petr l'attendait en pointant sa montre du doigt avec insistance. Tous les autres passagers avaient déjà embarqué.

Les deux hommes parlèrent peu pendant le vol ; une grosse migraine. Cela aurait pu être pire. Petr se frottait les tempes depuis environ une demi-heure, la tête renversée, les paupières closes, quand il rouvrit les yeux et sortit son portefeuille. En regardant les billets de banque, il se tourna vers John.

– Je n'ai que des livres sterling... Tu peux me donner le change sur un billet de vingt livres ?

– Euh, bien sûr, pourquoi ?

John donna un billet de vingt dollars américains à Petr.

– J'ai une idée, répondit son complice.

Ils volaient sur Aeroflot, la compagnie aérienne russe qui, grâce à ses activités internationales, s'en sortait plutôt bien malgré l'effondrement de l'URSS. Suffisamment bien pour que l'avion ne semble pas trop décati, même si John se demandait s'il avait

réellement fait l'objet d'une inspection en règle. Le bouton d'appel du personnel ne fonctionnait pas – ce n'était pas de bon augure – aussi Petr fit-il signe à une hôtesse, qui s'approcha, en robe à fleurs et blazer bleu impeccable, et lui adressa un sourire commercial poli.

Petr lui posa une question en russe, mais elle secoua la tête. Après un bref échange, elle réfléchit un moment, et fit une proposition à Petr. Ce dernier lui montra les vingt dollars de John. Elle hocha la tête et gagna l'arrière de l'avion.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ? interrogea John.

– Je lui ai demandé s'ils avaient de l'oxygène de secours à bord.

Quelques minutes plus tard, l'hôtesse revint avec une bouteille jaune vif, qui faisait penser à une petite bouteille de plongée. La valve était reliée à un masque en caoutchouc brun qui ressemblait à une relique des années 1950. Elle lui tendit la bouteille en échange des vingt dollars et s'éloigna.

Petr loucha sur les instructions en cyrillique, puis régla le masque sur sa bouche et son nez, ouvrit la valve et prit une profonde inspiration. Il répéta l'opération cinq ou six fois, puis renversa la tête et inspira une bouffée d'air normal (de la cabine).

– C'est miraculeux, dit-il en faisant rouler sa tête vers John. Plus de mal de tête. À ton tour.

John s'exécuta. L'effet fut immédiat. À peine Petr eut-il pris sa dose qu'il s'endormit. John sombra dans les bras de Morphée une minute après.

Ils se réveillèrent quand l'avion rebondit sur la piste de l'aéroport de Moscou.

L'appareil eut un dernier soubresaut, puis roula en vibrant comme un mixeur avant de s'immobiliser sur la piste – qui avait un besoin urgent d'être regoudronnée. Puis ils patientèrent vingt minutes, le temps de trouver un escalier roulant pour débarquer les passagers.

Le terminal de l'aéroport international de Moscou était tout en néons, linoléum et bois, datant de l'époque où le bois était

moins cher que le plastique. Sans oublier les sculptures abstraites brutalistes des années 1970. John et Petr présentèrent les visas que Petr avait obtenus le matin même à l'ambassade de Russie à Londres (avec une généreuse gratification pour accélérer le processus). L'agent des douanes, le visage terne et inexpressif, en vague uniforme militaire, observa attentivement les deux hommes, puis tamponna leurs passeports, avant de les glisser par la petite ouverture au bas de la vitre.

Ils récupérèrent leurs bagages et se mirent en quête d'un taxi. C'était une chaude journée ensoleillée, avec un ciel légèrement nuageux. Les taxis étaient tous des Lada et, leur tour venu, Petr indiqua sa destination : l'hôtel Metropol. Ne parlant pas russe, John décrypta de son mieux l'échange qui s'ensuivit.

Le chauffeur annonça un prix que Petr déclara ridiculement élevé. Dans ce cas, répliqua le chauffeur, ils pouvaient tous les deux descendre. Petr fit mine de s'en aller. L'homme proposa alors un nouveau montant. Petr secoua la tête et fit une contre-proposition. Ce petit jeu continua encore quelques minutes. Au bout du compte, ils se mirent d'accord sur cinq livres, et le chauffeur accepta cinq dollars. John tendit un billet de cinq à Petr, lequel le brandit en déclarant au chauffeur qu'il serait payé à l'arrivée. Le conducteur insista pour être réglé d'avance. Petr ouvrit de nouveau la portière. Mais l'homme démarra brusquement, la portière encore ouverte. Petr la referma précipitamment, et John secoua la tête, stupéfait par la scène.

L'aéroport de Moscou-Cheremetievo était à environ vingt minutes au nord du périphérique géant de Moscou. Contrairement à tous les grands aéroports internationaux que John connaissait, la route traversait une forêt. Comme si Cheremetievo était une datcha à la campagne. La banlieue était aussi morne et désolée que dans les films d'espionnage.

Entre le périphérique et le centre-ville – où se trouvait le célèbre hôtel Metropol, à deux pas de la place Rouge et du Kremlin – la ville opérait une transformation magique.

Les Lada disparaissaient au profit des Mercedes. Du moins, la moitié des voitures semblaient dater des années 1950, l'autre moitié se partageait entre les Mercedes et les BMW – et une Lamborghini Diablo. La plupart, avec leur carrosserie lisse et brillante, paraissaient neuves. Partout, on découvrait des immeubles en construction, dont certains à moitié terminés, les travaux interrompus. Les blocs de béton et de plâtre côtoyaient les immeubles de verre éclairés de lumières brillantes, comme un petit Times Square. Des publicités étaient affichées partout. Les trottoirs grouillaient de gens qui achetaient et vendaient des objets divers. Cela rappela à John les bouquinistes sur les quais de Seine à Paris.

Des *baboushkas* mal fagotées et des anciens aux vêtements élimés se mêlaient aux hommes arborant costumes blancs et chaînes en or et aux femmes en jupes courtes et jambes interminables qui auraient pu défiler sur les podiums de Milan.

Au Metropol, la Lada s'arrêta sur un tapis rouge. Petr remit le billet de cinq dollars à John :

– Ne le paie pas tant que je n'ai pas retiré nos sacs du coffre.

Quand Petr et le valet aux gants blancs eurent déchargé les bagages, John régla le chauffeur. Ce dernier fit signe à John de sortir, puis se réinséra dans la circulation dense de Moscou.

Le hall du Metropol était en effervescence – un ballet d'étrangers, que l'on reconnaissait facilement à leurs tenues, de nouveaux riches russes, encore plus faciles à identifier, et de femmes d'une beauté stupéfiante – certaines d'entre elles au bras d'un client, d'autres manifestement disponibles.

Dans l'entrée, un large escalier en marbre et un plafond à caissons soutenu par des colonnes en bois brillant. Le tapis rouge était un peu défraîchi.

Le valet déposa leurs bagages à la réception, où un employé vêtu d'un costume mal taillé, d'apparence tout de même coûteuse, les accueillit dans la langue de Shakespeare. Il les surclassa dans la suite Hermitage. C'était la première personne en Russie que John voyait sourire.

Petr paya d'avance pour deux semaines avec deux billets de cinquante livres, et le réceptionniste appuya alors sur la sonnette de son bureau. Comme personne ne répondait, il aboya « Slava ! » à un homme d'une vingtaine d'années en grande conversation avec l'une des femmes. Slava poussa un chariot, chargea les sacs, prit les deux clés que lui tendit le réceptionniste, et les entraîna vers l'ascenseur. Slava s'adressa au liftier assis sur un petit tabouret, et l'ascenseur entama son ascension. Non sans secousses.

Ils émergèrent au dernier étage, face à un couloir qui semblait sans fin. Le liftier, un gamin d'environ seize ans, tendit la main pour obtenir un pourboire. Slava lui gifla la main et conduisit John et Petr vers les grandes portes doubles au bout du corridor. Elles s'ouvraient sur une somptueuse suite avec deux chambres à coucher de part et d'autre d'un grand salon. Le mobilier paraissait dater d'avant la Révolution russe.

John et Petr observèrent les lieux et Slava demanda, avec un fort accent anglais :

– La suite vous convient ?

John se tourna vers Petr, qui acquiesça.

– C'est parfait, merci, répondit John en donnant à l'employé un pourboire de cinq dollars.

– Avez-vous besoin d'autre chose ? Nourriture, boisson, réservation pour dîner dans notre restaurant ?

– Est-il nécessaire de réserver ? interrogea John.

– Non, répliqua Slava.

– Alors je pense que c'est tout pour le moment.

– Voulez-vous parler à l'une des filles de la réception ?

– Euh, non, répliqua John, un peu décontenancé par la question.

– Quel est leur tarif ? s'enquit Petr.

– Eh bien, c'est sûrement négociable, mais je dirais environ cinquante dollars la nuit.

– Merci, dit Petr. Pas pour le moment, mais on vous fera signe en cas de besoin.

Slava acquiesça, posa les deux clés sur le guéridon de l'entrée, et se retira.

– Tu as l'air inquiet, fit remarquer Petr après son départ. Je n'ai pas l'intention de faire venir une prostituée.

– Tu es célibataire. Ça ne me regarde pas.

– En fait, c'est un très bon indicateur de l'économie locale, expliqua son associé en allumant une cigarette avant de lancer le paquet à John. La dernière fois que je suis venu ici, tu pouvais avoir le top du top pour dix dollars.

– Ah. (John alluma sa propre cigarette.) On devrait peut-être lancer un commerce de prostituées.

Petr éclata de rire.

CHAPITRE 3

Petr fit office de guide. Leur première visite : un club appelé le Hungry Duck, en passe de devenir aussi célèbre à Moscou que le Studio 54 à New York. C'était le lieu idéal pour obtenir les derniers tuyaux sur les émissions de bons et, de surcroît, Petr connaissait le propriétaire, un Canadien du nom de Doug Steele. Les deux hommes s'étaient rencontrés à Prague, alors que Doug et un ami à lui cherchaient des visas pour la Russie. C'était peu après qu'Eltsine eut échappé à un coup d'État. Doug avait été bloqué à Prague un bon moment, le temps qu'un diplomate canadien lui donne le nom de l'employé de l'ambassade russe à qui graisser la patte.

Après avoir bourlingué un temps à Moscou, l'ami de Doug était rentré chez lui, tandis que Doug était tombé amoureux de la ville et avait décidé de rester. Il avait ouvert un bar – le Moosehead – avec trois partenaires originaires du Caucase – un Kalmouk et deux Tchétchènes. Un jour, le Kalmouk s'était fait la malle avec la caisse. Les Tchétchènes considéraient le Canadien comme responsable, car c'était lui qui les avait présentés au Kalmouk. Doug s'en était tiré en donnant son tiers du club aux Tchétchènes avant de se retirer de l'affaire – et il avait ouvert le Duck. Mais maintenant, les Tchétchènes réclamaient la moitié de son nouveau bar.

Du moins, c'est ce que Doug avait raconté à Petr au téléphone, quand ce dernier l'avait appelé pour l'inviter à dîner au Metropol. Doug avait ri :

– Écoute, je vais faire profil bas un petit moment. Il y a un contrat sur ma tête.

John, qui suivait la conversation sur haut-parleur, crut que Doug plaisantait. Apparemment, ce n'était pas le cas. Le Canadien leur proposa de venir au Duck, où il passait toutes ses soirées. Comme Petr ne connaissait pas l'endroit, Doug lui avait indiqué comment s'y rendre – une précaution inutile car le taxi qu'ils prirent devant le Metropol (une autre Lada) savait où se trouvait la boîte de nuit. Le taxi les déposa devant une arche ouvrant sur une cour remplie d'hommes en rangs serrés, qui fumaient, buvaient, et consultaient régulièrement leurs montres. Au fond, une porte étroite était gardée par quatre armoires à glace. Petr et John fendirent la foule pour s'approcher des vigiles.

Les quatre gorilles semblaient tout droit sortis d'un film de Schwarzenegger des années 1980 : blousons en cuir ajustés, cheveux gominés et muscles gonflés aux stéroïdes. Avant que Petr n'ouvre la bouche, l'homme à droite de la porte lança avec une rudesse mêlée de dédain – et en anglais (était-il si évident qu'ils étaient occidentaux ?) :

- Pas d'hommes.
- Nous venons voir...
- Pas d'hommes. Revenez dans une heure.
- Nous venons voir Doug Steele.

Le gars costaud fit un pas vers eux.

– Vous le verrez quand vous serez autorisés à entrer. Dans une heure.

– Il nous attend. Allez le prévenir, ajouta John en insérant une cigarette dans sa bouche. Vous avez un briquet, des allumettes ?

L'homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et parla à l'un de ses acolytes, qui poussa la porte. John le vit descendre un escalier exigü vers un sous-sol. Il dut pousser une porte insonorisée, car un bref instant, une musique sourde se déversa dans la cour.

– Vous avez du feu ? insista John en mimant l'action d'allumer un briquet avec son pouce.

L'air mutique, le Schwarzenegger de service sortit un Zippo, l'alluma et le présenta à John, qui plongea sa cigarette dans la flamme et inspira une bouffée.

– Merci. Vous voulez une cigarette ? Des Laika.

– Vous n’avez pas d’américaines ?

– Non, mais celles-ci sont bonnes.

– Ah, d’accord. Je vais en prendre une.

John lui présenta le paquet. Quand l’homme ficha la clope dans sa bouche, John sortit son propre briquet et alluma la cigarette du gros costaud. L’homme lui jeta un drôle de regard. Son comparse réapparut, lui dit un mot en russe, et Schwarzy s’écarta.

– Vous pouvez descendre, grogna-t-il. M. Steele vous attend à sa table dans le fond.

– Merci, répondit John.

– *Spasiba*, dit Petr.

Les deux hommes passèrent devant les vigiles, descendirent l’escalier et ouvrirent une lourde porte rembourrée, comme dans un studio d’enregistrement.

De l’autre côté, la musique assourdissante était de retour, mais la scène ne correspondait pas du tout à ce que John avait imaginé. Il pensait que « pas d’hommes » signifiait que la proportion de mecs était trop grande, et qu’il fallait attendre que quelques-uns partent. En fait, c’était tout le contraire – il n’y avait aucun homme dans le club ! Juste des hordes de filles russes, la plupart très séduisantes, en train de danser, de boire, de rire – et de reluquer un strip-teaseur.

Interloqués, John et Petr se regardèrent, puis se tournèrent vers la scène centrale, où le Chippendale fit monter une fille et lui enleva sa chemise.

À part John et Petr, le strip-teaseur semblait le seul sujet masculin dans la salle. Les barmans étaient des femmes, tout comme les serveuses. Petr tapa sur l’épaule de John et lui indiqua une alcôve, où un homme plutôt discret lisait un journal en fumant.

Petr se pencha à l’oreille de John et cria – pour être entendu par-dessus le vacarme – « C’EST DOUG ». John hochla la tête, et tous deux se faufilèrent dans la foule des filles surexcitées pour gagner le fond de la salle. Quelques-unes poussèrent des cris aigus

lorsqu'elles virent les deux hommes passer parmi elles. John était presque sûr de s'être fait tripoter deux ou trois fois avant d'arriver à la table de Doug.

Les deux complices s'installèrent de part et d'autre du propriétaire, à une table ronde entourée d'une banquette. Ils se rapprochèrent le plus possible pour pouvoir s'entendre. Doug serra la main de Petr.

– Petr ! Ça fait plaisir de te voir, mon gars, depuis le temps ! Qu'est-ce qui t'amène à Moscou ? Et vous devez être John... (Il donna une poignée de main à John.) Vous voulez boire quoi ? On a des Pilsner fantastiques, si tu veux un goût de chez toi.

Petr hocha la tête.

– Ce serait génial.

Doug fit signe à une superbe serveuse, leva trois doigts et cria :

– Pils !

– Mais c'est quoi ce délire ? demanda Petr avec un grand sourire en désignant la marée de filles.

– Ceci, mes amis, est l'idée marketing la plus géniale depuis Barnum et son cirque. *Ladies night* : seules les femmes sont admises jusqu'à 22 heures, avec entrée et bière gratuites, et spectacle de strip-tease. Elles font la fête sans avoir à impressionner les mecs – et à 22 heures, les gars entrent en scène. À ce moment-là, certaines filles s'en vont, tandis que les autres restent sur le terrain de chasse, ravies et survoltées. On pourrait faire payer aux hommes un mois de salaire pour entrer ici et ils feraient toujours la queue jusqu'au bout de la rue.

John éclata de rire. Barnum-esque en effet. Sur la scène, la fille et le strip-teaseur étaient tous les deux nus, l'homme avait juste conservé sa veste en cuir. Les jambes de la fille étaient enroulées autour de sa taille, et ils faisaient l'amour en public, ou du moins c'en était une excellente imitation.

La serveuse leur servit trois bières pression.

– Alors, qu'est-ce qui vous amène chez moi, les gars ? interrogea Doug en buvant une gorgée de sa Pils.

Il portait un costume noir chic sans cravate, et John se sentit immédiatement à l'aise avec cet homme à l'accent canadien et à l'attitude décontractée.

– Le gouvernement russe a émis des bons pour la vente aux enchères d'entreprises publiques. Tu en as entendu parler ?

Doug rigola.

– Bien sûr, il y en a partout. Je parie que la moitié des filles de la salle en ont dans leur sac à main.

– On voudrait en acheter, dit Petr. En grande quantité, si c'est possible.

– C'est tout à fait possible. Ce n'est pas mon domaine, mais ces bons sont sûrement négociables. J'ai vu des gens qui en vendaient au coin des rues et dans des kiosques. Il faut savoir où chercher mais, honnêtement, on en trouve un peu partout.

Les filles poussèrent un cri digne de « Mesdames... les Beatles ! » lorsqu'un strip-teaseur noir en costume à paillettes dorées monta sur le podium.

– Et la banque ? interrogea John. Vous connaissez une banque fiable, où on pourrait transférer nos capitaux ?

– Hmm... (Doug hocha pensivement la tête.) Eh bien... ah, attendez une seconde !

Il leva un doigt pour leur demander de se taire. Au même moment, le strip-teaseur noir réclama le silence. Puis Doug mit sa main sur son front dans un parfait salut militaire... et l'hymne national russe s'éleva.

Les femmes se mirent à fredonner. Certaines avec sérieux, tandis que d'autres riaient. Lorsqu'on en arriva au refrain, le chœur des voix se brisa – des femmes chantaient « *partia leninna* » alors que d'autres disaient autre chose. John connaissait cet hymne, qu'il avait notamment entendu aux Jeux olympiques, mais il n'avait pas songé qu'il fallait modifier les paroles, les *décommuniser*.

L'hymne se termina et la musique fit une gracieuse transition vers Pat Benatar avec la chanson « Heartbreaker ».

– Je connais un type à la banque, reprit Doug. Je ne deale pas personnellement avec lui, parce que je ne fais pas entrer et

sortir des capitaux du pays, mais je lui fais confiance. C'est un type intéressant, un vrai personnage, du nom de Benny Sheldon. Un jour, il a déboulé à Moscou avec son sac à dos, c'était après la chute du Mur, et il a cherché une soupe populaire où faire du bénévolat. Il n'en a pas trouvé une seule – à ma connaissance, il n'y en a aucune à Moscou. À l'époque, il vivait dans un hôtel équipé d'une salle de sport miteuse, alors il a décidé de créer un club de gym à l'américaine pour avoir un endroit où s'entraîner – le Moscow Beach Club, qui est devenu très populaire. Comme la cuisine américaine lui manquait, il a ouvert un restaurant à l'occidentale, ainsi que le seul bar de la ville intéressant que je ne possède pas – Uncle Guilly's. Et il a commencé à engranger beaucoup d'argent – il vient du monde de la finance, Goldman Sachs peut-être ? Quoi qu'il en soit, il avait besoin d'une banque de confiance, alors il en a fondé une avec deux jeunes Russes débordant d'ambition, mais qui ne connaissaient rien à ce domaine. Ils ont fini par entrer dans le groupe financier Dialogue – Troika Dialogue, vous connaissez ?

Petr hocha la tête.

– Il ne s'arrête jamais, ton gars, hein ?

– On peut le dire... Mais c'est le gars qu'il vous faut. Je vous emmènerais bien là-bas moi-même, et je tuerais pour une entrecôte saignante – Guilly's a les seules acceptables de la ville –, mais vous savez, il y a toujours cette histoire de contrat sur ma tête.

– Ce serait gênant pour nous si tu te faisais tuer, plaisanta Petr en avalant une gorgée de sa bière.

– Ouais, pas la peine de prendre des risques, renchérit John. Vous nous avez déjà bien aidés. À charge de revanche.

Doug regarda sa montre, puis pianota sur la table.

– Vous savez que je ne suis pas sorti d'ici depuis près d'une semaine ? Et puis merde ! Je viens avec vous ! Par contre, ne parlez à personne dans la rue, ha ha !

John voulait dissuader Doug de venir, par crainte pour son ami, et pour lui-même – il n'avait pas particulièrement envie d'être pris dans des tirs croisés – mais quand un homme est prêt à risquer

sa vie pour une entrecôte, aucun Américain digne de ce nom n'a le droit, en son âme et conscience, de l'arrêter.

Les hommes massés devant le Duck étaient encore plus nombreux. Tous comptaient les minutes jusqu'à 22 heures, où ils seraient enfin autorisés à entrer dans le saint des saints. Doug dit un mot en russe à l'un des vigiles, puis fit signe à John et Petr de le suivre dans la cour. Il fendit à grandes enjambées la foule des hommes en train de fumer abondamment. Tous trois passèrent sous l'arche pour gagner la rue. Aucun d'eux ne vit les deux types qui s'étaient écartés du groupe.

John sentit une main sur sa nuque et un coup de pied faucha sa jambe droite, le faisant tomber à la renverse ; à côté de lui, Petr chuta aussi. John heurta lourdement le sol en se demandant ce qui lui arrivait, quand un homme l'enjamba et empoigna Doug. Un autre passa par-dessus Petr et ouvrit la portière d'une voiture. Doug flanqua son poing droit dans la figure de son agresseur. Ce dernier se défendit d'un crochet à l'estomac, puis, avec une sorte de prise de judo, il flanqua Doug par terre, et le poussa vers la portière. À l'intérieur du véhicule, un comparse l'attrapa et le tira de toutes ses forces.

John et Petr assistaient, éberlués, à la scène, quand un homme basané de petite taille déboula en courant et se jeta sur l'assaillant de Doug. Les deux hommes roulèrent par terre. John entendit le crâne de l'agresseur craquer sur le trottoir pavé. Doug avait réussi à s'écarter du gars qui voulait l'entraîner dans la voiture, et à lui agripper la main gauche. Il saisit la portière de sa main droite et la claqua de toutes ses forces sur le bras de son assaillant. Ce dernier poussa un hurlement. Doug rouvrit la portière et la claqua de nouveau. La voiture démarra en trombe, tourna au coin de la rue et disparut.

À présent, Doug étreignait chaleureusement le type basané qui l'avait sauvé. Petr s'adossa à un mur pour reprendre son souffle pendant que John s'agenouillait pour vérifier si le type au crâne fêlé était vivant.

– Il a un pouls, dit John. Il faut appeler une ambulance.

– Ils vont revenir le chercher dans une minute, répliqua Doug. Les gars, je vous présente un de mes barmans, Asdrubal.

– *Holà !* lança Asdrubal.

– Il est cubain, précisa Doug.

– Mon service va commencer, dit Asdrubal avec un léger accent anglais.

– Merci, dit Doug. Vous devriez partir avant qu'on appelle les secours. Tenez... (Il sortit un stylo et une carte de visite et écrivit une adresse au dos.) Montrez ça à un chauffeur de taxi et il vous emmènera chez Guilly's. Passez le bonjour à Benny de ma part.

– Merci, renchérit Petr. Désolé de t'avoir causé des ennuis.

– Désolé ? Ne sois pas désolé. Il est grand temps que j'embauche un garde du corps. Bon, allez-y. Si les flics vous arrêtent pour vous interroger, cela vous coûtera une fortune pour éviter de passer la nuit en prison.

– Merci encore, dit John.

Petr hélait déjà un taxi.

CHAPITRE 4

Uncle Guilly's ne pouvait guère être plus différent du Hungry Duck. Au lieu de la foule bigarrée de filles surexcitées sur la piste de danse, de strip-teasers et de paillettes, Guilly's aurait pu figurer dans un guide de pubs londoniens. L'édition de 1938. En entrant, John eut l'impression d'avoir remonté le temps – une semaine plus tôt, il était à Londres et fréquentait les pubs *old school*. L'endroit était chaleureux et la clientèle principalement composée d'hommes, assis par deux aux tables ou au bar. Tous buvaient de la bière. Plusieurs mangeaient des entrecôtes énormes. Un homme d'une trentaine d'années en costume soigné jouait aux fléchettes avec un autre en chemise hawaïenne.

Petr le désigna du doigt.

– Tu penses que c'est Benny ?

Ils se dirigèrent vers lui en louvoyant entre les tables.

– Monsieur Sheldon ?

L'homme à la chemise hawaïenne, qui s'apprêtait à tirer, suspendit son geste pour se tourner vers Petr. Puis il lança sa fléchette, frappa un double seize, et lança à son adversaire :

– C'est un seize fermé – la partie est terminée, je pense. (Puis à Petr :) Oui, je suis Benny Sheldon.

Il serra la main de Petr, puis celle de John, et leur demanda ce qu'il pouvait faire pour eux.

*

John et Petr prirent place dans une alcôve, en face de Benny. Ce dernier croisa les mains derrière sa tête et contempla le plafond, tout à ses réflexions.

– Eh bien, dit-il au bout d'un moment, je ne vois aucun problème à gérer de tels montants. On dispose de pas mal de liquidités – en dollars – et on bénéficie d'une solide réputation. Depuis le début, on s'est débrouillés pour éviter la corruption, les pots-de-vin et les affaires louches en tous genres. Et apparemment, même les investisseurs les plus véreux pensent qu'avoir une banque de confiance est bon pour tout le monde. C'est bon pour le pays, et c'est bon pour eux – ils ne sont pas franchement altruistes, mais on ouvre la porte aux investissements étrangers. Il y a déjà d'importantes quantités de devises en Russie – des dollars, des livres, des yens, etc. – mais les gens les apportent dans des sacs de voyage, vous voyez le topo ? On ne peut pas bâtir une économie florissante de cette manière. L'afflux de capitaux étrangers est une aubaine pour notre pays. En fait, on essaie d'aider la Russie à dégager un excédent commercial.

« En ce qui concerne les bons, on est déjà très actifs – il s'agit surtout de les enregistrer, d'emmener les gens aux enchères et ensuite aux émissions d'actions officielles, mais aussi de les acheter. À mon avis, la moitié – peut-être plus – de mes employés s'occupent de la paperasserie une grande partie de la journée, tous les jours, car ils doivent gérer par exemple dix mille bons venant de Kiev, et pour chaque bon, il faut remplir un formulaire individuel à la main. Chacun a un numéro à neuf chiffres. C'est comme si avant de déposer de l'argent à la banque, vous deviez écrire à la main le numéro de série de chaque billet.

John et Petr hochèrent la tête. Un serveur dans le fond de la salle fit signe à Benny.

– Désolé de monologuer, les gars, mais je dois retourner à l'arrière pour vérifier une cargaison. U.S. Prime de Chicago.

– U.S. Prime ? interrogea Petr. Vous achetez des hypothèques ? Benny éclata de rire.

– Non, du bœuf. (Il lança une carte de visite sur la table en se levant.) Si vous voulez faire des affaires avec nous, appelez-moi, ici ou au bureau. Et faites-moi savoir si vous voulez acheter un club de gym.

– Le Moscow Beach Club ? interrogea John. Doug l'a mentionné. Vous vendez ?

– Oui, répondit Benny. Ça devient trop dangereux. J'en ai marre des mafieux avec leurs colts plaqués or.

– J'imagine.

Puis après un dernier « À plus tard, les gars », Benny se dirigea vers les cuisines.

John se tourna vers son comparese.

– Alors, tu en penses quoi ?

– Je ne crois pas que j'aie envie d'un club de vacances à Moscou.

– Mmm. Mais tu lui ferais confiance pour la banque ?

Petr alluma une cigarette.

– Tu le trouves comment ? demanda-t-il en exhalant une bouffée de fumée.

– Je l'aime bien. Et Doug l'apprécie.

Petr hocha la tête.

– Eh bien... on fait un transfert et on voit comment ça se passe. Mais avant que tu lèves des fonds, on a besoin d'un capital de départ... Combien à ton avis, cinquante mille chacun ?

– Combien il nous faut pour mettre en place un bureau ?

– Aucune idée... Les prix de l'immobilier à Moscou sont délirants, paraît-il.

– Ouais, dit John en se grattant la nuque. Alors on fait un virement à Benny, ensuite je nous trouve un bureau pendant que tu contactes tes relations pour avoir des tuyaux. Je t'avoue que ça m'inquiète un peu, tout ce monde déjà sur le coup.

Petr secoua la tête.

– Ce sont des locaux. On peut facilement battre leurs retours sur investissement si... (Il pointa l'index sur sa tempe pour mimer un flingue.) ... si on ne se fait pas éliminer avant. Mais, oui, demain j'appelle mes amis d'ici. On va fouiner un peu.

– Bonne idée. Fouiner. Décrocher les contrats. Ça me paraît un bon plan.

– Tu arriveras à trouver un bureau sans parler russe ?

– Ne t'inquiète pas, je vais embaucher un traducteur, ça ne devrait pas être trop compliqué. On est dans un marché d'acheteurs.

– C'est vrai. Bon... il est encore tôt, non ?

– Pas pour moi. Je suis rincé. Je vais retourner à l'hôtel et appeler ma femme, lui faire savoir que la situation est prometteuse ici.

– Si j'étais toi, je ne lui parlerais pas du kidnapping au Hungry Duck.

John sourit de toutes ses dents.

– Sage conseil. Tu vas rester ?

– Encore un peu, oui. Peut-être retourner au Hungry Duck, prendre des nouvelles de Doug. Lui dire qu'on va tenter le coup avec Benny.

– D'accord. Ça ne te dérange pas si je t'abandonne ?

Petr sourit.

– Ne t'inquiète pas. Je sais comment m'amuser.

John hocha la tête.

– On se retrouve au Metropol.

CHAPITRE 5

Le lendemain matin, dans le salon de la suite, John buvait un café et mangeait une viennoiserie danoise en lisant le journal – le tout procuré par l’infatigable Slava pour une somme modique – quand la porte de Petr s’ouvrit et qu’une brune sculpturale aux yeux clairs et aux jambes interminables sortit de la chambre. John avait sans doute l’air halluciné, car elle sourit avec malice.

– Désolée de vous interrompre... vous n’auriez pas vu ma robe ?

Elle avait un talon aiguille dans chaque main. En dehors de sa culotte, elle était nue.

– J’ai bien peur que non, bredouilla John.

– Bah, pas grave, dit la fille en ouvrant la porte-fenêtre. Ah, la voilà !

Elle sortit sur le balcon et revint plus ou moins vêtue d’une robe bustier satinée très courte. Au même moment, Petr sortit de sa chambre en souriant.

– John, dit-il avec une ironie jubilatoire. Devine quoi ? Je t’ai trouvé une traductrice !

John observa la fille qui s’était penchée pour mettre ses escarpins.

– Je l’ai engagée pour vingt-quatre heures, alors... il t’en reste dix-huit pour nous trouver une base opérationnelle, d’accord ?

Petr se versa une tasse de café du pot de Slava. John rit et hocha la tête.

– Eh bien, ça me semble parfait.

Il but une gorgée de café et regarda la fille.

– Vous voulez mettre une tenue moins... formelle avant qu’on parte ?

- Pas la peine, j'ai un imperméable. Et peut-être... (Elle désigna sa tenue suggestive) que ce sera utile.
- D'accord.

*

Qualifier le marché immobilier de Moscou de « délirant » était un euphémisme.

Après plusieurs heures de conversations par haut-parleur, traduites par la jeune Yekaterina, John réussit enfin à trouver une agence qui louait des espaces de bureaux et dont les prix n'étaient pas astronomiques. C'était étrange : à trente kilomètres plus au sud, John et Petr auraient probablement pu acheter une ville entière pour quelques centaines de dollars américains, mais à Moscou, le marché immobilier était dysfonctionnel.

La Russie avait beau être complètement en roue libre, tant qu'elle possédait le plus grand arsenal nucléaire, tout le monde était prêt à lui cirer les pompes. Et apparemment, les ONG, les groupes de pression et les multinationales de toute la planète – même ceux qui ne se risquaient pas à investir un centime dans les entreprises –, tous voulaient un bureau près du Kremlin. Histoire de mettre un pied dans la porte.

À en croire le propriétaire, qui montra à John et Yekaterina l'espace à louer, la plupart des bureaux de Moscou étaient vides, car tous attendaient que la Russie soit suffisamment stable pour installer des fax et des terminaux Bloomberg.

Ils se trouvaient à vingt bonnes minutes du centre-ville, dans une rue délabrée. Un grand et morne bâtiment d'allure soviétique occupait une partie du pâté de maisons. Qu'abritait-il avant ? John avait lu tellement de romans d'espionnage qu'il s'imaginait une prison secrète en sous-sol, comme la Loubianka¹. C'était sans

1. La Loubianka a abrité à Moscou le quartier général des polices politiques soviétiques, ainsi que la prison où furent enfermés, torturés et exécutés des centaines de prisonniers.

doute l'une des innombrables cellules administratives de l'Union soviétique qui s'étaient retrouvées sans argent, sans employés et sans but après la chute du communisme.

– Qui étaient les précédents locataires ? demanda John à Yekaterina.

– Les locataires ?

– Qui travaillait ici ?

Yekaterina traduisit la question à l'agent immobilier.

– Une compagnie de téléphone, transmit la jeune fille.

John hocha la tête.

– L'endroit est-il fonctionnel ? Je veux dire, avec l'électricité, l'eau, le chauffage, le téléphone ?

Yekaterina fit la traduction, puis lui donna la réponse du propriétaire.

– Il dit, l'eau, oui, le reste, non. Mais il connaît quelqu'un qui peut les mettre en route et installer le téléphone pour un prix raisonnable.

Ils étaient dans le hall d'entrée, au plafond bas et terne. Les murs étaient recouverts de contreplaqué dont la peinture verte s'écaillait. John dépassa le comptoir d'accueil, emprunta un couloir et passa la tête dans la première pièce. Même décor déprimant, avec quelques meubles qui évoquaient un lycée américain des années 1950. En revanche, il n'y avait pas de courant d'air, pas de fuite – bref, cela semblait habitable.

– Quels bureaux loue-t-il ? s'enquit John.

– Tous, répondit Yekatarina.

– Combien pour celui-ci, pour commencer ?

Yekaterina posa la question à l'agent immobilier, qui se mit à faire des calculs à voix haute en regardant le plafond, puis déclara en anglais :

– Mille dollars américains.

– Pour combien de temps ?

– Un mois, précisa Yekaterina.

– Vous plaisantez ?

– Non, il ne plaisante pas. Il affirme que c'est une bonne affaire aussi près de Moscou.

– Est-ce que le prix inclut l'eau, l'électricité et le chauffage une fois qu'ils seront en place ?

– Non.

– Combien avec les charges ?

– Deux mille par mois avec l'électricité, l'eau et le chauffage. Mais pas le téléphone. Il ne s'en occupe pas.

– Dis-lui que je lui propose cinq cents dollars pour le bureau charges comprises.

– Il n'est pas d'accord.

John haussa les épaules et se dirigea vers la sortie.

– Il explique que vous ne trouverez pas mieux, mais après réflexion, les mille dollars comprennent l'électricité, l'eau et le chauffage.

– Dis-lui que je le prends pour deux mois renouvelables, mais je ne verse pas d'acompte tant que l'installation n'est pas opérationnelle. Y compris l'intervention de son gars du téléphone.

– Il est d'accord. Si vous attendez ici, il vous envoie son homme, et demain, il récupère l'acompte. Il prétend que ne pas payer la caution est un crime très grave en Russie, mais il accepte d'être payé demain.

– Eh bien, marché conclu.

Elle répéta ses paroles à l'agent immobilier, puis tous deux eurent une brève conversation en russe.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda John.

– Je dois partir, répondit-elle. Il vient de m'offrir un emploi.

– *Quoi ?!*

– Il m'a proposé un travail. Secrétaire. À plein temps.

– Et comment je vais trouver un traducteur en pleine cambrousse ?

– En pleine cambrousse ?

– Loin du centre-ville.

– L'employé du téléphone parle anglais. Il sera là dans une heure.

*

Le gars du téléphone parlait anglais, en un sens, mais il ne fit son apparition que six heures plus tard. Quand il arriva, John dormait, allongé sur le bureau d'accueil, sa veste roulée en boule en guise d'oreiller. L'opérateur le secoua pour le réveiller.

– Dans quelle pièce le téléphone ?

John avait besoin d'une minute. Il se ressaisit avant de descendre du bureau.

– Par ici, dit-il en l'entraînant dans le couloir.

John s'assit à la table pendant que l'homme s'affairait à dévisser les capuchons des prises et à faire passer ses câbles. Au bout de quelques minutes, il demanda, par politesse et pour rompre le silence :

– Comment vous vous appelez, monsieur ?

– Andrei.

– Moi, c'est John.

Andrei le regarda et hocha la tête.

– Merci.

Ce qui signifiait, songea John, « Ravi de vous rencontrer ».

– Vous faisiez déjà ce métier avant la fin de l'Union soviétique ?

– Je faisais tout.

Andrei avait une vingtaine d'années, cheveux bruns, assez grand et bien bâti.

– Où avez-vous appris l'anglais ?

– *Cheers*, répondit Andrei.

– Euh... *Cheers* ?

– *Cheers, Cheers*, vous savez, Boston, Bean Town, où tout le monde se connaît. Sam et Diane et Frasier.

– Oh, la série télé américaine ! C'est génial. Elle était diffusée en Russie ?

– À la radio, depuis la Finlande.

– La radio ?

– Oui, juste le son, pas d'image. C'est bien, on est obligés de se concentrer sur les mots.

– Ah, en effet. Très impressionnant.

– Oui.

Andrei sortit un téléphone à cadran en plastique beige de sa boîte à outils et le posa sur le bureau.

– Andrei, vous vous y connaissez en bons d'achat d'actions ? La privatisation des entreprises ?

– Oui.

– Vous savez quoi ?

– Tout.

– Vous savez où je peux en acheter ?

– Au marché des bons.

– Il y a un marché pour ça ?

– Oui. Au Palais des expositions, près du magasin GUM.

John ne comprenait pas.

– Près d'un magasin de chewing-gum ?

– Près *du* magasin GUM, reprit Andrei, en insistant sur l'article défini comme pour montrer qu'il savait l'utiliser correctement. De l'autre côté de la place Rouge. GUM, c'est pour *Glavny Universalny Magazin*. Ça veut dire « magasin universel de première nécessité ». Derrière, il y a le Palais des expositions qui abrite le marché des bons.

– Vous pouvez me montrer ?

Andrei haussa les épaules.

– D'accord.

– Super, merci. Attendez-moi, le temps que j'appelle mon associé. Est-ce que le téléphone fonctionne ?

– Oui.

– Super, répéta John.

Un opérateur le connecta au Metropol, mais sa suite ne répondait pas. Il laissa un message pour Petr à la réception, lui donnant rendez-vous à l'hôtel pour dîner. Puis il monta dans la voiture d'Andrei, une Lada. En chemin, il demanda à Andrei s'il voulait travailler pour lui, en qualité de traducteur et de guide. Andrei réfléchit un moment puis accepta. John lui proposa de doubler son salaire actuel ou de fixer un taux horaire.

Andrei demanda cinquante dollars américains par semaine. Ils se serrèrent la main.

Le Palais des expositions était gris et délabré, mais il vibrait de l'énergie de la Bourse de New York. Là encore, un curieux mélange d'hommes en costumes impeccables et de *babouchkas* aux vêtements miteux. Aussi, des types à l'air très sérieux dans des costumes sévères et élégants, entourés de policiers et de soldats en uniforme – John ne savait pas s'ils étaient en service ou non.

Les gens entraient avec des liasses de bons dans des sacs en toile de jute. Des hommes étaient escortés d'une phalange d'agents de sécurité armés de mitrailleuses légères qui portaient, devenait John, des mallettes remplies de billets. En progressant dans la salle, John comprit que les transactions étaient organisées de manière concentrique. En bas de l'échelle, dans l'anneau périphérique, des ouvriers et des paysans moscovites échangeaient des poignées de coupons contre des boîtes de conserves, des denrées non périssables, des bouteilles de vodka et des articles de toilette. C'était une sorte d'épicerie de coupons d'alimentation, sauf qu'ici, on troquait des bons d'achat.

Après avoir récupéré des bons en échange de vodka ou d'autres produits, les types assis aux tables se rendaient au « niveau » supérieur, où des centaines étaient assemblés en paquets de mille. Ils étaient ensuite vendus à des spéculateurs privés – principalement, semblait-il, des jeunes hommes en tenue chic – qui marchandait leur butin dans le cercle restreint des gros bonnets. Ces derniers achetaient des centaines de milliers, voire des millions de coupons, qu'ils classaient selon le genre et l'activité (d'après les explications d'Andrei).

Ces hommes sérieux en costumes élégants négociaient d'énormes contrats, avec à leur bras des filles en talons hauts aux allures de mannequins. C'était là que les mallettes d'argent atterrissaient. Comme John et Andrei se tenaient assez près pour suivre l'une des transactions, John demanda à son traducteur de lui raconter l'échange.

– Le gars en chemise vend des bons pour des entreprises qui fabriquent des machines. Le client en costume n'est pas d'accord sur le prix. Le type en chemise demande dix dollars par bon. L'autre dit qu'il ne dépassera pas neuf dollars quatre-vingt-dix.

– Quel genre de machines ?

– Non, pas des machines, des *masbinas* – ça veut dire *automobiles*. L'entreprise en question fabrique des ressorts, pour les roues.

John acquiesça. Andrei reprit :

– Ils se sont mis d'accord sur neuf dollars quatre-vingt-quinze, et l'acheteur en prend deux cents de plus.

Les deux parties échangèrent une poignée de main, et le type en costume se tourna pour dire un mot à l'agent de sécurité à côté de lui. Puis il posa une mallette sur la table, l'ouvrit et en retira des liasses de billets américains.

– Combien il en achète ?

– Quarante mille deux cent un.

John regarda l'homme sortir quarante liasses de dix mille dollars, en billets de cent. Les deux hommes se mirent à compter – le vendeur comptait les bons et l'acquéreur les billets.

– Ils cherchent des faux, fit remarquer Andrei. Tous les deux.

John sortit de sa poche un stylo et une feuille de papier froissé qu'il portait toujours sur lui. Il prit des notes sur la transaction et les tarifs, et demanda à Andrei :

– Andrei, je voudrais le nom de toutes les entreprises dont les bons sont vendus ici, et qui se vendent par milliers. Demande à quel prix ils sont. Tu peux faire ça ?

– Bien sûr que je peux, répondit Andrei, et après un moment d'hésitation, il ajouta... patron.

– Appelle-moi John.

CHAPITRE 6

De retour au Metropol, après une franche rigolade quand John raconta à Petr comment il s'était fait piquer sa traductrice/prostituée, les deux partenaires firent le point. John avait dressé une liste de sociétés que l'on pouvait acheter, et Petr – après avoir passé en revue ses relations d'affaires russes – une liste d'entreprises dont les actifs n'avaient manifestement pas été déclarés, et dont les actions étaient en conséquence sous-évaluées, si bien qu'elles constituaient un investissement intéressant. Ils comparèrent leurs listes et trouvèrent une demi-douzaine de sociétés en commun. Dès lors, ils élaborèrent une stratégie.

Il fallait procéder dans l'ordre. D'abord, acheter autant de bons de sociétés sous-cotées que possible. Ensuite, Petr chercherait des bons de sociétés sous-évaluées qui n'étaient pas sur la liste de John. Pendant ce temps, John s'emploierait à collecter des fonds.

John apprit à Petr qu'il avait embauché Andrei comme homme à tout faire – conduire, traduire et réparer ce qui en avait besoin. Petr trouva l'idée excellente. Il appela Benny pour ouvrir un compte bancaire et John contacta l'aéroport de Cheremetievo pour lancer la première étape de son tour du monde de collecte de fonds. Son avion décollait le lendemain à 9 heures.

Dernière chose avant d'aller au lit, John demanda à Andrei de le déposer le lendemain à l'aéroport puis d'emmener Petr à leur nouveau bureau. Petr suggéra de retourner au Hungry Duck pour fêter la création de leur fonds d'investissement. John déclina sa proposition en bâillant et lui demanda de ne pas se faire kidnapper.

*

John fut réveillé par des coups à la porte de leur suite. Il sortit de sa chambre en même temps que Petr de la sienne. Ce dernier avait l'air passablement énervé – et d'avoir une bonne gueule de bois.

– Dis au type à la porte que dès qu'on aura les fonds, j'embaucherai les amis tchéchènes de Doug pour l'éliminer.

– Bah, c'est juste Andrei, répondit John. Il doit m'emmener à l'aéroport.

– Ah, c'est vrai, bougonna Petr. Je m'en souviens maintenant. (Il retourna dans sa chambre.) Mais si tu vas à Cheremetievo, je te suggère de mettre un fufal.

John gloussa et ouvrit la porte. Ce n'était pas Andrei.

– Bonjour, je suis George Menshikov. J'aimerais vous parler de votre fonds d'investissement.

– ... Quoi ?

– J'ai appris hier par une connaissance que Petr Kovac et son partenaire John Mills lançaient un fonds d'investissement de bons d'achat. Pouvons-nous en discuter ?

– Vous êtes américain ? interrogea John.

– Oui, j'ai la double nationalité. Je parie que vous êtes John Mills.

John hocha la tête.

– Et vous, qui êtes-vous ?

– George Menshikov.

– Oui, j'ai compris votre nom – mais *qui* êtes-vous ? Un investisseur ? Désolé, je n'ai pas les idées claires, je viens de me réveiller. Quand vous avez frappé à la porte.

– Je travaille pour le magazine *Forbes*. Je suis journaliste.

Petr était resté sur le seuil de sa chambre. À ces mots, il rejoignit John.

– Journaliste ?

– Oui, répondit le visiteur.

– On est débordés, déclara Petr en lui fermant la porte au nez. Une autre fois peut-être ! ajouta-t-il, suffisamment fort pour que Menshikov l'entende depuis le couloir.